

chaël. Les tiroirs furent ouverts, la trappe elle-même n'échappa point aux recherches ; on fouilla partout, et au bout d'une heure les trésors et les papiers étaient portés au greffe. Rouilloux, resté seul enfin, huma une large prise, secoua la poussière que le bouleversement du mobilier pouvait avoir fait voler sur ses habits, et se remit à écrire sans même s'inquiéter des cris insultants et des questions railleuses que les vieilles femmes et les enfants de la maison lui adressaient du dehors.

Michaël, pendant ce temps, ne se doutant nullement de ce qui se passait chez lui, traversait à la hâte le Luxembourg, afin de prendre l'omnibus à l'Odéon ; car, fidèles à ses principes d'économie, le vieil usurier ne se fût décidé pour rien au monde à prendre un fiacre. Il arriva rue de Provence, entra dans un assez bel hôtel, traversa plusieurs salles, où un grand nombre de commis, occupés à écrire, le laissèrent passer sans lui adresser la parole. Il pénétra dans un cabinet fort élégant. Là, un gros homme, rouge et replet, au teint fleuri, au regard animé, était étendu sur un fauteuil à la Voltaire, et parcourait avec nonchalance un grand journal, tout en dégustant une tasse de chocolat.

— Eh bien ! dit impérieusement Michaël, — voilà donc comment vous remplissez vos fonctions ? Prenez garde, monsieur Langeau ; en vous mettant à la tête de cette maison de banque, j'ai voulu faire de vous un prête-nom, pas autre chose ; vous le savez, et je trouve étrange qu'au lieu de vivre honnêtement, vous vous permettiez des façons que je ne puis souffrir. Du chocolat ! une robe de chambre ! un journal ! et sans doute une voiture sous la remise et des chevaux dans l'écurie ! Sur quoi comptez-vous pour payer une telle dépense ?

— Mon cher monsieur Michaël, ne nous fâchons pas, s'il vous plaît, et parlons de choses plus sérieuses. Vous avez reçu ma lettre ?

A l'instant où je me suis aperçu de la soustraction du testament. Je suis perdu sans ressources. Ils sont venus ici ? qu'ont-ils dit ? qu'ont-ils fait ?

— Le prêtre s'est présenté, appuyé de deux jeunes gens, à l'air passablement insolent. L'un d'eux était Arnold. Ils ont parlé de justice ; que sais-je ? J'étais seul. Ne trouvant rien à répondre, je l'ai, à tout hasard, engagé à revenir à quatre heures.

— Sous quelque prétexte ?

— Pour me donner le temps d'arrêter mes comptes et de ne pas faire faillite les mains vides.

— Et ils ont consenti à cela ?

— Ils n'ignorent pas que je ne suis rien ici ; mais comme la maison est en mon nom et qu'elle roule sur des capitaux qui leur appartiennent, ils voulaient, avant de vous envoyer aux galères, ce qui reste ne les avancerait à rien, puisque nous aurions toujours le loisir de détourner une partie de l'argent . . .

— Silence ! — interrompit Michaël en frémissant, — tu m'as expliqué tout ceci dans ta lettre ; il est d'ailleurs inutile d'insister sur ces détails. Je veux seulement savoir ce qu'ils ont dit en partant.

— Rien autre chose, sinon qu'ils allaient

chez le procureur du roi pour vous faire arrêter.

— Misérable ! tu les a laissés partir !

— Fallait-il donc leur abandonner ma caisse ?

— Mais l'argent, m'as-tu dit, est en sûreté.

— Malheureusement nos capitaux sont en circulation, et du jour où nous suspendrons nos paiements, il ne faudra songer à rien recouvrer ; tous les créanciers accourront, et les débiteurs se tiendront fort tranquilles. Cela se passe toujours ainsi. Il faut vous contenter de ce qu'il y a ici et tâcher de gagner la frontière au plus vite.

— A peine vingt-quatre millions ! ce n'est rien . . .

— La somme est pourtant assez jolie, et à votre place . . .

— Silence donc, misérable ! tu m'assasines avec tes réflexions.

— Prenez garde ! monsieur, il n'y a point un instant à perdre, et vous parlez beaucoup.

— Où est l'argent ?

— Dans un fiacre, qui vous attend à la barrière du Roule.

— Un fiacre ! je suis volé, ruiné, perdu !

— Dans la voiture, il y a un commis qui vous reconnaitra et vous cédera la place.

— Et combien avons-nous en circulation ?

— Près de cinquante millions.

— Et il faut se borner à vingt-quatre ! c'est infâme.

— Pour mes honoraires, j'ai bien distrait quelque chose, une bagatelle, mais le reste vous sera fidèlement remis. Hâtez-vous toutefois, la police est sur vos traces, et vous serez très-probablement forcé de tout perdre, et de plus, on vous enverra à Toulon ; mais j'y pense, vous avez soixante ans, vous éviterez le bagne.

Michaël, indifférent à ces cruelles paroles, ne songeait qu'à son or ; la vie même lui paraissait peu de chose auprès de la perte de sa fortune. Tandis que Langeau parlait, le vieillard marchait à grands pas, dans une sombre attitude, le front pâle et baigné d'une sueur froide, les poings crispés, les yeux hagards. Tout à coup il s'arrêta, et frappant du pied :

— C'est Rouilloux qui m'a trahi ! — s'écria-t-il, — il se sera entendu avec le nègre et cet abominable prêtre.

— Je vous ai toujours dit de vous méfier de Rouilloux.

— Il écrivait dix heures par jour pour trente sous ; le moyen de soupçonner un tel homme ? Mais toi, Langeau, songe à me rendre tes comptes et à te démunir de ce que tu m'as volé.

— Nous verrons cela un autre jour ; je ne suis responsable de rien, moi, j'ai pris mes sûretés ; vous, c'est une autre affaire.

— La faillite est indispensable, — poursuivit Michaël, — mais les vingt-quatre millions.

— Je vous répète qu'ils vous attendent à la barrière du Roule.

— Moins ce que tu as détourné. Combien ? parle.

— Pas aujourd'hui ; il faut aussi que je songe à fuir. Je dirai qu'on m'a dévalisé, rien de mieux, mais cela ne semblera peut-être pas suffisant ; on pourrait m'appré-

hender au corps m'envoyer en prison, et vous comprenez que tout cela est fort désagréable.

— Je te dénoncerai.

— Ce serait peine perdue, et vous préférez vous sauver avec moi.

— Et où ? comment ? pourquoi chercher à fuir ? Je suis trahi par tous, même par toi que j'ai comblé de bienfaits, couvert d'or, et tu n'as pas honte de dire en face à un vieillard faible, malheureux, sans appui, sans défense : Moi aussi, je t'ai volé. Oh ! vois-tu, cela est par trop infâme ! et il faut que tu sois puni du ciel ou des hommes . . .

— Je pensais que vous ne croyiez pas en Dieu et que les lois vous faisaient sourire de pitié. Je n'ai point oublié vos théories à cet égard, et tu n'as profité de mes leçons. Ecoutez, puisque vous ne tenez pas absolument à fuir, et que d'ailleurs les vingt-quatre millions qui vous restent ne courent aucun risque, je veux bien vous expliquer ma manière de voir en tout ceci. Un coquin qu'on dépouille peut-il justement erier au voleur ? Je ne le crois pas, et votre silence me prouve que vous êtes entièrement de mon avis. Resto la question de conscience, d'honneur, etc... Eh bien ! grâce à vos exemples, j'en suis venu à voir dans tout cela des mots, rien de plus. De quoi vous plaignez-vous ? Vous aviez soustrait autrefois cinq millions, en moins de soixante ans, ils en ont produit soixante et quelques ; vous êtes forcé d'en sacrifier cinquante, mais vous en avez bien caché quelque part deux ou trois petits, ce qui, avec ceux que je vous sauve, font à peu près trente ; c'est une spéculation fort avantageuse. Voulez vous prendre une tasse de chocolat ?

— Si du moins j'avais brûlé ce maudit testament ! — s'écria Michaël qui n'avait pas écouté.

— Oui, — reprit Langeau, — pourquoi ne pas l'avoir brûlé ?

— Pourquoi, — s'écria Michaël hors de lui, — c'est toi qui le demandes !

Et il s'assit auprès de la cheminée, se couvrit le visage de ses mains et resta ainsi, dans une parfaite immobilité, tandis que des larmes ruisselaient entre ses doigts secs et ridés, et que des soupirs convulsifs déchiraient sa poitrine. Langeau le considérait d'un air froid et dédaigneux, et se disait en lui-même :

— Voilà donc où conduit l'avarice !

Il se dit : *Voilà donc où conduit l'avarice !* Bien ne saurait jaillir de cet étroit cerveau que la crainte, la pusillanimité, la folie. Il pleure sur une fortune dont il ne savait pas jouir. Il n'ignore même pas que le fruit d'un crime acheté l'impunité, et il le voudrait peut-être pas sa grâce au prix d'une pièce d'or. Il n'aura jamais la force de fuir avec moi ; il aimera mieux se cramponner à la caisse et mourir là, sans résistance et sans espoir, que d'entrer hardiment dans la voie que je me suis tracée, et il faudra que je l'entraîne ; car j'ai tout prévu ; j'ai besoin de cet homme, je ne prétends pas laisser un témoin derrière moi.

Tout à coup, Langeau s'approcha du vieillard, et le frappant sur l'épaule :

— Debout ! — continua-t-il, — voici l'heure de montrer du courage. Pour la der-